

# “Des Écailles de l'Âme”

par Marc Higonnet

Essai de mythographie comparée

*- Ô race divine du Poisson céleste,  
Garde une âme pure parmi les mortels  
Parce que tu as reçu la source immortelle,  
Rajeunis ton âme, ami, dans les eaux divines,  
Par les flots éternels de la sagesse qui donne les trésors.  
Reçois l'aliment doux comme le miel du Sauveur des Saints,  
Mange à ta faim, bois à ta soif,  
Tu tiens le Poisson dans les paumes de tes mains.*

**Épitaphe de Pectorius d'Autun – IV<sup>ème</sup> siècle**

## *Avertissement de l'auteur*

Cette étude ne prétend pas à la dignité universitaire : c'est le fruit d'une recherche attentive de quelques années, conduite par un amateur d'art.

Le choix s'étant finalement imposé d'aborder l'analyse du symbolisme des poissons de manière globale, dans le temps comme dans l'espace, la masse énorme d'information à traiter fut le principal obstacle à l'accomplissement de ce travail. En effet, si les matériaux anciens que nous avons sollicités reposent pour la plupart dans l'oubli le plus général, ils n'en remplissent pas moins les rayons des bibliothèques.

Partout où se rassemblent les hommes au bord de l'eau, les récits liés aux poissons et aux pêcheurs apparaissent de manière immémoriale. Le sujet est immense et la matière contenue dans les quelques pages qui suivent pourrait aisément faire l'objet d'un ouvrage en plusieurs volumes. Aussi avons-nous préféré livrer un concentré de nos investigations, présenté de manière claire et aussi documentée que possible. Cette intention, qui suppose un effort de précision et de concision, entraîne quelques inévitables désagréments au cours de la lecture, au nombre desquels un certain formalisme dans le style, un appareil de notes et le recours à un vocabulaire spécialisé.

En dépit des rigidités dans l'expression et du caractère doxographique inhérent à ce genre d'exposé, nous formons l'espoir que le lecteur se verra récompensé de sa peine en partageant avec l'auteur la délectation et la joie pure qui ont accompagné la rédaction de cette rêverie aquatique.



À en croire les contes que nous présentons, les poissons sont nos frères d'en bas. Comme nous, ils évoluent dans les profondeurs, en un milieu hostile, mouvant, opaque, aux contours imprécis, autrement dit, comme le veut l'expression populaire, ils "naviguent en eau trouble."<sup>1</sup> Comme nous, ils entr'aperçoivent furtivement qu'il existe un monde supérieur au-dessus des flots. Ce monde, semblent dire les fables, sera le nôtre quand se présentera le pêcheur, comprenez : la mort.

La mort est une nouvelle naissance. La tradition est univoque sur ce point. Tel le fœtus abandonnant – non sans douleur – les eaux matricielles pour évoluer à l'air libre, au moment de la mort, nous quittons ce corps pour une nouvelle dimension, aussi mystérieuse que la terre ferme peut l'être pour les poissons.

Comment aborder cette mutation ?

Le Christ <sup>2</sup> prévient qu'elle sera radicale : "Le royaume des cieux est encore semblable à un filet lancé dans la mer qui ramasse toute espèce de poissons. Lorsqu'il est rempli, on le tire sur le rivage, on s'assied et on récolte dans des vases ce qu'il y a de bon, mais ce qui est mauvais on le rejette. Ainsi en sera-t-il à la fin du monde : les anges arriveront et ils sépareront les mauvais d'avec les justes et les jetteront dans la fournaise. Là seront les sanglots et les grincements de dents."

Dans le Canon pâli <sup>3</sup>, le Bouddha Sâkyamuni tient le discours suivant <sup>4</sup> :

– Moines, de même que le pêcheur lance son hameçon dans un grand lac et qu'un poisson avide de nourriture s'y laisse prendre, de sorte qu'il se trouve étranglé et plongé dans l'infortune et le désastre, impuissant et livré à la main du pêcheur – de même, Moines, il y a six crochets dans le monde pour le malheur des êtres, destinés à faire périr ceux qui respirent.

Quels sont ces six crochets ?

– Ce sont les formes, Moines, perçues par les *yeux*, agréables, plaisantes, charmantes, attachantes, séduisantes, engendrant le désir.

– Ce sont les formes, Moines, perçues par les *oreilles*, agréables, plaisantes, charmantes, attachantes, séduisantes, engendrant le désir.

---

1. Tels des poissons, les hommes s'entre-dévoient sans cesse. En Inde, la "loi de la jungle" ou "loi du plus fort" se dit la "loi du poisson" (matsyanyâya) car les gros poissons mangent les petits.

2. Mt 13:47-51.

3. Ou Tipitaka (ti, "triple", + pitaka, "corbeille"), soit la plus ancienne collection de textes formant la base doctrinale du bouddhisme.

4. Balisika Sutta (Samyutta Nikâya 35.189).

- Ce sont les formes, Moines, perçues par le *nez*, agréables, plaisantes, charmantes, attachantes, séduisantes, engendrant le désir.
- Ce sont les formes, Moines, perçues par la *langue*, agréables, plaisantes, charmantes, attachantes, séduisantes, engendrant le désir.
- Ce sont les formes, Moines, perçues par le *toucher*, agréables, plaisantes, charmantes, attachantes, séduisantes, engendrant le désir.
- Ce sont les formes, Moines, perçues par le *mental*, agréables, plaisantes, charmantes, attachantes, séduisantes, engendrant le désir.
- Si un moine s'en délecte, s'en repaît et ne peut plus s'en détacher, on dit de ce moine qu'il a avalé l'hameçon de Mâra, qu'il a plongé dans le désastre et l'infortune. Le Malin le tient impuissant et livré à sa main. Si, au contraire, ce moine ne s'en délecte pas, ne s'en repaît pas, ne s'y attache pas, on dit de ce moine qu'il s'est abstenu d'avalier l'hameçon de Mâra, qu'il a brisé l'hameçon, qu'il n'est pas tombé dans l'infortune et le désastre. Le Malin ne saurait le maintenir impuissant et livré à sa main.

Dans ces deux textes, les hommes sont présentés tels des poissons.

Dans le premier cas, ils sont ramassés indistinctement par le pêcheur qui opère ensuite une sélection selon les mérites et les démérites de chacun ; dans le second cas c'est le poisson lui-même qui, selon son degré de discernement, échappera ou non à l'hameçon fatal.

Le rapprochement est troublant. Il conduit à penser que, d'est en ouest, l'image du poisson porte une même charge symbolique. Avec un sentiment d'évidence toujours croissant, il nous est apparu que le poisson se présente comme un symbole universel, archétypal, désignant le véhicule de l'âme cherchant à rejoindre "l'autre rive", en d'autres termes, l'accès aux réalités spirituelles.

En suivant les évolutions sous-marines de ce poisson légendaire, nous découvrirons que son aventure, semée d'obstacles, s'apparente à une marche obstinée, difficile, conduite à contre-courant, sur le chemin qui mène à l'"Au-delà", soit, en d'autres termes, jusqu'au seuil du Royaume des Morts.

Naturellement, s'agissant du poisson, cet "au-delà" ou cette "autre rive", comme on voudra, sont à comprendre comme l'espace qui se situe *au-dessus* de la surface des flots. De même que le premier poisson se hissa hors de l'eau, il y a, dit-on, 350 millions d'années, marquant l'origine de la vie animale sur terre, ainsi l'âme humaine, au moment de la mort physique, devra s'acclimater à son nouvel environnement si elle veut éviter d'avoir à se tordre "comme un poisson rôti sur le sable brûlant", comme nous en avertit charitablement Le Livre tibétain des morts en son pittoresque langage <sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup>. Bardo-Thödol, livre III.

À l'image du papillon sorti de sa chrysalide, le poisson est le symbole du mouvement psychique, caractérisé notamment par sa capacité d'ascension vers le monde spirituel. Le poisson est, en quelque sorte, *un oiseau des sphères inférieures*. Être primordial né de la mer, l'homme-poisson représente le premier stade d'une évolution dirigée vers le haut, dont l'homme-singe, adapté au milieu terrestre, constitue le stade présent, et l'homme-oiseau le stade à venir. Le poisson, visible en ce monde-ci, se transforme en oiseau en Occident, ou en dragon en Orient, lorsque, au moment de la mort, il accède au monde supérieur. Comme on le verra, le poisson peut aussi, dans certains cas, se changer en étoile.

L'un des mythes les plus connus en Chine, puis au Japon, évoque une carpe qui remonte le cours tumultueux d'un torrent pour parvenir, au prix d'un effort inouï, à s'envoler dans les airs et à franchir ainsi une cascade d'une hauteur vertigineuse. À chaque troisième lune du calendrier lunaire, alors que commencent à fondre les glaces, on peut voir, par une certaine nuit d'orage, les carpes quitter la mer Orientale pour remonter le cours supérieur du fleuve Jaune. Elles arrivent à la Porte du Dragon <sup>6</sup>, où l'Empereur céleste a organisé un concours. L'eau s'y précipite d'une hauteur de cent mètres, plus rapidement, dit-on, qu'une flèche décochée par un puissant archer. Si les carpes parviennent à franchir l'obstacle, elles sont changées en dragons par l'Empereur (qui les frappe de la foudre au niveau de la nageoire caudale), tandis que celles qui échouent devront regagner la mer de l'Est, pour revenir tenter leur chance l'année suivante. On raconte que c'est par milliers que les carpes se rassemblent au pied de cette chute, dans l'espoir de la remonter. Pourtant, pas une sur cent, sur mille, ni même sur dix mille n'y réussit, ne serait-ce qu'après dix ou vingt ans. Certaines sont emportées par la violence du courant, d'autres sont dévorées par les oiseaux prédateurs attirés par le festin. D'autres encore sont prises dans des filets, ou transpercées par les flèches des pêcheurs postés sur les deux rives du fleuve. C'est dire s'il est ardu pour la carpe de devenir dragon...

Cette légende est devenue aujourd'hui un conte populaire pour enfants <sup>7</sup>. Pour certains commentateurs, il s'agirait d'une simple métaphore illustrant les longues et pénibles études des candidats qui postulent à la fonction de lettré et qui, lorsqu'ils sont parvenus à surmonter les épreuves des examens impériaux, se mettent au service du Dragon personnifié, l'Empereur lui-même.

---

<sup>6</sup>. Longmen, dont les célèbres grottes abritent le plus vaste ensemble d'art bouddhique de Chine, allant de la dynastie Wei du Nord à celle des T'ang.

<sup>7</sup>. Chaque année au Japon, au début du mois de mai (le 5<sup>ème</sup> jour du 5<sup>ème</sup> mois), on peut voir partout flotter dans le ciel des koinobori (voir : [planche XXVII](#)), cerfs-volants tubulaires de tissu ou de papier figurant des carpes, à l'occasion de la Fête des garçons (tango no sekku). Ils représentent la lutte victorieuse des carpes pour remonter le courant et on les fait évoluer le plus haut possible, pour montrer leur courage. Au cours de cette célébration, les Japonais prient afin que, pareillement, leurs fils surmontent avec succès les épreuves de l'existence.

On peut admirer, dans les décors chinois, combien les artisans se sont plu à illustrer chacune des étapes de cette fantastique métamorphose, de la carpe au dragon, en passant par le stade intermédiaire du poisson-dragon (*feiyu*). En réalité, derrière cette parabole exotérique de la réussite aux concours administratifs, c'est de la vie posthume, bien entendu, qu'il est question. Dès l'époque des Zhou (1027-256 avant J.-C.), on trouve en Chine des objets funéraires pisciformes : des représentations de poissons fermaient les yeux des cadavres. On rapporte que le prince Millet (Houji) se noya dans le grand marais situé près de la Porte des Oies sauvages, qui constituait l'un des accès au monde des Morts. Sans doute percevait-on un lien entre les Sources jaunes, séjour des défunts, et les oies sauvages migratrices, figures d'un parcours de survie ou de réintégration. Dans la pensée chinoise, en effet, chaque âme devra renaître afin de poursuivre son évolution, jusqu'à ce que, suffisamment élevée et purifiée, elle puisse enfin rejoindre sa Source, l'Un, le Principe premier.

En Asie mineure et autour de la Méditerranée (mais aussi sur les rives du Nil, du lac de Tibériade, du Jourdain), l'ancienneté du motif des poissons est certaine : des poteries néolithiques sont ornées d'un poisson. Pêche et poisson étaient assurément des symboles éloquents pour des populations auxquelles ils apportaient leur alimentation de base. Cependant, les courants imprévisibles, les aléas du climat, les tempêtes, toutes sortes d'impondérables ont toujours fait de la pêche une aventure risquée. C'est pourquoi les Anciens y virent l'image de l'inquiétude humaine face au caractère aléatoire du salut dans l'Au-delà. La Providence divine pouvait rendre la pêche heureuse, ou au contraire décevante. Le poisson symbolisait le secours envoyé par les dieux. Dans la Bible, l'histoire de Jonas ou celle de Tobie impliquent une telle croyance en des poissons sacrés. On trouve dans les traditions populaires méditerranéennes l'histoire d'un poisson se rendant visible au pilote, qui ne voit jamais que la surface de l'eau, et guidant le bateau vers une destination inconnue et d'accès difficile.

Comme la baleine <sup>8</sup>, qui fut à l'origine du sauvetage de Jonas <sup>9</sup>, le dauphin, réputé depuis toujours ami de l'homme, est fréquemment sollicité par la statuaire religieuse, en tant que symbole de la migration des âmes vers une rive hospitalière, et ce depuis les tout premiers temps de l'Antiquité chrétienne.

Voilà qui ne saurait surprendre si l'on veut bien se rappeler toute l'importance d'une telle symbolique dans la civilisation assyro-babylonienne. En effet, parmi

---

<sup>8</sup>. On sait que la taxinomie animale dans l'Antiquité se fonde plus sur le milieu (terre, air, eau) que sur la morphologie ou l'anatomie. Dans ce contexte, le terme de "poisson" peut renvoyer à tout animal aquatique, y compris un mammifère.

<sup>9</sup>. Curieusement, "Jonas" signifie "baleine" en araméen, mais "colombe" en hébreu.



les nombreux personnages de cette mythologie, il en est un qui connut une très large diffusion au Proche-Orient et dont le type perdura bien après la disparition des milieux qui l'avaient produit : l'*Apkallu*.

Représentés comme des hommes à corps de poisson, ces *apkallu*, au nombre de sept <sup>10</sup>, sont des génies civilisateurs. Appelés *abgal* ("sage, expert") en sumérien, ou *ummânu* ("spécialiste") en akkadien, ils sont réputés savants dans tous les domaines de la connaissance. Le mythe des *Sept Carpes brillantes* nous a été transmis par Bérose, prêtre de Marduk au temple de l'Esagil <sup>11</sup>, qui dans les *Babyloniaca*, rédigés au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., livre en grec un récit, aujourd'hui perdu, destiné à présenter la civilisation mésopotamienne et ses mythes fondateurs.

Cette narration rapporte comment les premiers hommes, pauvres et misérables, vivant comme des bêtes, s'étaient établis près du rivage maritime au pays de Sumer, d'où était surgi un monstre à corps de poisson nommé Adapa (Oannès en grec). Résidant le jour sur la terre ferme et dormant la nuit sous l'eau <sup>12</sup>, celui-ci leur avait enseigné la civilisation, c'est-à-dire la science sacrée dans son intégralité, comprenant l'écriture, la religion, l'agriculture, l'architecture, les arts et les techniques <sup>13</sup>, si bien, précise le texte, que depuis lors on n'avait plus rien trouvé de remarquable. Plus tard, six autres de ces êtres hybrides se joignirent à lui : c'étaient les Sept Sages, rattachés aux dynasties d'avant le Déluge. Ils étaient chargés par les dieux d'apporter la civilisation aux hommes.

De son côté, la tradition hindoue fournit un récit tout à fait comparable. Dans le texte épique intitulé *Matsyapurâna* <sup>14</sup>, le dieu Vishnu, sous la forme d'un poisson miraculeux, sauve Manu <sup>15</sup> et les Sept Rishis <sup>16</sup> du Déluge en guidant leur embarcation jusqu'au mont Meru, leur permettant ainsi d'attendre en sécurité le reflux des eaux.

---

<sup>10</sup>. Il y a toutes les raisons de penser que ces derniers sont liés aux sept étoiles qui constituent la constellation du Poisson austral. Lucien de Samosate, dans son traité sur l'astrologie (*Œuvres compl.*, XXXVI : "De l'Astrologie", 7), dit formellement que le clergé égyptien s'abstenait de manger du poisson (en particulier l'oxyrhynque) pour honorer les poissons célestes. Or, les Syriens, par la voix d'Hyginus (cf. infra n. 49 et suiv.), donnaient la même explication de leur abstinence de toute chair de poisson. Ces cultes auraient donc la même origine : les constellations des deux Poissons du zodiaque et du Poisson austral, dont le lever héliaque annonçait la crue du Nil pour les uns, et le début des semailles pour les autres (à ce sujet cf. Dupuis, *L'Origine de tous les cultes*).

<sup>11</sup>. La tour de Babel biblique.

<sup>12</sup>. Les *apkallu* seraient à l'origine du personnage de Jonas qui, dans le livre éponyme de la Bible, est englouti puis recraché par le monstre marin. Outre la parenté iconographique (une tête d'homme émergeant d'un corps de poisson), cette histoire semble s'articuler à partir de la légende d'Adapa, qui fit un séjour au "Royaume des poissons", considéré comme une expérience provisoire de la mort précédant la résurrection.

<sup>13</sup>. Et jusqu'à la littérature, puisque Oannès est réputé avoir écrit l'Épopée de Gilgamesh.

<sup>14</sup>. Livre 2, chap. 4.

<sup>15</sup>. Manu Vaisvata, premier homme et premier législateur du manvantara (cycle) actuel.

<sup>16</sup>. Sages célestes qui résident dans la Grande Ourse.

Là, Manu apprendra du poisson divin comment repeupler la terre et recevra de lui les Védas (de la racine *Við*, “savoir”), écritures sacrées qui comprennent toutes les connaissances nécessaires pour éduquer l'humanité <sup>17</sup>. Au cours de ce même épisode, tel qu'il nous est rapporté cette fois dans le *Mahābhārata* <sup>18</sup>, c'est le dieu Brahmā en personne qui porte assistance à Manu sous la forme d'un poisson. Il est significatif que Vyāsa, l'auteur semi-légitime des *Purāna*, du *Mahābhārata* et du *Rāmāyana*, s'y qualifie lui-même de “pêcheur.” Selon son récit, conçu sur une barque, il serait né secrètement sur une île de la rivière Yamuna, de l'union clandestine du sage Parāshara (père de l'astronomie indienne) et de Satyavatī (surnommée Matsyagandha, la princesse “à l'odeur de poisson”), elle-même née des entrailles d'un poisson, fille de pêcheur, et nautonière.

Le poisson, qui se dit *ikthūs* (ἰχθύς) en grec, désigne le Christ et fut, comme on sait, l'emblème des premiers fidèles. On a voulu voir dans ce terme les initiales des mots grecs : *Iēsus Christos Thēou Uios Sōter* (Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur). <sup>19</sup> Indépendamment de ces subtilités, la tradition chrétienne ne se prive pas de relier ce symbole à des antécédents bibliques. On connaît la phrase du Christ : “Ne crains point, désormais tu seras pêcheur d'hommes.” <sup>20</sup> Cette expression est un rappel de l'Ancien Testament. Amos, par exemple, dit déjà dans sa prophétie : “Voici, les jours viendront où l'on vous enlèvera avec des crochets, et votre postérité avec des hameçons” <sup>21</sup> Et encore Jérémie : “Voici, j'envoie une multitude de pêcheurs, et ils les pêcheront.” <sup>22</sup>

Les Eaux dans la Bible, comme dans la plupart des traditions (babylonienne, égyptienne, grecque, védique, chinoise, etc.), représentent la totalité des possibilités de la manifestation <sup>23</sup>, se séparant en Eaux supérieures (*shamaim* : les cieux) et en Eaux inférieures (*māim* : océan, mer, lac, mare, piscine, puits, citerne, jarre, eaux intra-utérines.) L'eau du ciel, à la différence de celle de la terre et du monde souterrain, était considérée comme vivifiante. De même, l'eau claire et bienfaisante, que l'on boit aux sources et aux fontaines, avait pour antithèse l'eau amère des noyades. De la Genèse à l'Apocalypse, ce symbole de l'eau abyssale, fondamentalement germinative et matricielle, est toujours négatif. C'est que, à l'inverse du feu, l'eau tend vers le bas. Fluide, elle coule et se répand suivant la loi du *moindre effort*, sous le poids de sa propre pesanteur, détruit, noie et fait mourir lors du Déluge.

---

<sup>17</sup>. Cette incarnation sous la forme du poisson (matsya-avatāra) est regardée comme la première de toutes les manifestations de Vishnu.

<sup>18</sup>. Livre III, chap. 185.

<sup>19</sup>. Tradition validée par saint Optat de Milève et confirmée par saint Augustin.

<sup>20</sup>. halieus meropon (Lc 5, 1-11).

<sup>21</sup>. As 4, 2.

<sup>22</sup>. Jr 16, 16. Voir aussi Habakkuk (Ha I, 14-15).

<sup>23</sup>. Car c'est du principe humide que découle tout ce qui possède la vie.

Aussi Dieu, refoulant les Eaux pour créer la terre, a dompté l'élément aquatique des origines et l'a laissé emprisonné dans le réservoir des eaux inférieures 24. Eau ignée ou feu liquide, la mer est par conséquent l'habitat privilégié des forces mauvaises, ces êtres malfaisants que sont les *Tannînim* 25, comme Rahab ou Léviathan. L'espérance eschatologique (la fin de tous les maux) est signifiée par le coup d'épée de Yahvé, qui tuera enfin Léviathan, le monstre tapi dans la mer 26. Dans la Bible, les royaumes qui incarnent l'impiété sont par excellence les peuples qui "montent de la mer." 27 "Entrer dans les eaux", "passer par les eaux" ou "subir une inondation" expriment l'oppression par l'ennemi. C'est ainsi que la fameuse Arche d'Alliance était recouverte de dépouilles de poissons.

En revanche, "être tiré des eaux" (Moïse) 28 ou "marcher sur les eaux" (le Christ) 29 c'est vivre l'expérience du salut. La traversée de la mer Rouge est l'événement fondateur qui consacre le Peuple de Dieu. Il est donc d'une importance capitale 30. Moïse et son peuple, en fuite, se heurtent à un obstacle naturel : la mer. Mais grâce au vent qui se lève miraculeusement, le peuple peut passer à pied sec. Les flots se referment ensuite sur les Égyptiens pour les engloutir, tandis qu'Israël échappe aux eaux emprisonnantes : le Mal et la Mort n'ont plus prise sur lui. Ce symbolisme biblique de la traversée de la mer (qui se présente comme un véritable enfantement collectif : contractions, perte des eaux, expulsion), sera repris ultérieurement par les prophètes pour exprimer le passage de la nuit à la clarté du jour, de l'esclavage à la liberté, de la mort à la vie.

Pour le chrétien, c'est le baptême qui traduit cette traversée. C'est ce que décrit de manière frappante saint Jean Chrysostome 31 : "Quand nous plongeons notre tête dans l'eau, comme dans un sépulcre, le vieil homme est immergé, enseveli tout entier ; quand nous sortons de l'eau, le nouvel homme apparaît simultanément. 32"

---

24. Jb 7, 12 et 26, 12 ; Ps 74, 13-14 ; Si 43, 23-25.

25. Vraisemblablement des crocodiles. Le mot hébreu *Tannîn* désigne chez les Arabes la constellation du Dragon.

26. Is 27, 1 et Ez 32, 2-4. Selon la littérature rabbinique, Dieu servira Léviathan aux justes comme nourriture à la fin des temps. C'est ainsi que le repas de poisson (appelé *parasceve* ou *cena pura*) qui ouvre traditionnellement le Shabbat, et comporte notamment de la carpe farcie, est à l'origine de la coutume largement répandue, de nature messianique, de consommer du poisson le vendredi dans le monde chrétien.

27. Is 55, 20 et Ap 11, 7. Cf. Psaumes de David : "Sauve-moi, Seigneur, parce que les eaux m'ont envahi jusqu'à l'âme" (Ps 68, 2) ; "Retire-moi du fond des eaux" (Ps 68, 15) ; "La tempête m'a englouti et j'ai coulé dans les profondeurs de l'océan" (Ps 68, 3).

28. Mais aussi Sargon 1er roi d'Akkad.

29. Mais aussi Shariputra, disciple du Bouddha.

30. Ex 14-15. Ce thème est largement illustré dans la Bible : voir l'épisode du passage du Jourdain (Jos 3, 1-7) ou celui d'Élie et la division du Jourdain (2 R 2 – 8, 13).

31. Homil. in Joh., XXV, 2.

32. voir note page suivante.

Dans la tradition judéo-chrétienne, chaque homme est ce poisson <sup>33</sup> tiré de l'eau de la mort, tiré de la nuit, et appelé par Dieu à vivre dans la lumière. Le signe de la pêche miraculeuse, provoquée par Jésus, est une manière d'indiquer à Pierre – et à travers lui à tout homme – qu'il a mission de tirer l'humanité hors de ces eaux, de la libérer de l'ignorance et du Mal : en d'autres termes, il a mission d'enseigner aux hommes la réalité de leur existence posthume, et de les inviter à se préparer à la mort, ce moment de vérité, quand il leur faudra opérer leur transmutation en oiseau.

Avoir des ailes, pouvoir voler est la formule symbolique de la faculté transcendante liée à la condition humaine : la capacité de s'élever dans les airs indique l'accès aux réalités ultimes. En un tel contexte, la colombe "*splēndīda columba alba*" – à cause de sa légèreté et de sa blancheur immaculée – était naturellement destinée à représenter ce que l'homme porte en lui d'impérissable, c'est-à-dire son principe vital. C'est à la colombe que revient de symboliser l'âme rachetée, libérée : "Notre âme a été libérée comme l'oiseau du filet des chasseurs : le filet s'est rompu et nous avons réchappé <sup>34</sup>."

La colombe est mise en rapport avec la renaissance dans l'autre monde. Lorsque le prophète Isaïe <sup>35</sup> décrit la gloire de la Jérusalem céleste, il parle du retour des fils d'Israël en ces termes :

— Qui sont ceux-là qui volent comme des nuées, comme des colombes vers leur colombier ?

Les Pères de l'Église rapprocheront la scène du Déluge de celle du baptême de Jésus. Noé est le symbole du fidèle sauvé par la puissance et la miséricorde divines. Dans la Genèse, il envoie à trois reprises une colombe afin de savoir si le déluge a pris fin. Si elle trouve où se poser, la colombe ne reviendra pas dans l'arche. De fait, la première fois elle revient, car l'eau n'est pas redescendue. La seconde fois, "la colombe revint vers lui sur le soir et voici qu'elle avait dans le bec un rameau tout frais d'olivier. Ainsi Noé connut que les eaux avaient diminué à la surface de la terre. Il attendit encore sept autres jours et lâcha la colombe, qui ne revint plus vers lui <sup>36</sup>."

C'est pourquoi l'art funéraire chrétien <sup>37</sup> reprend, dans le droit fil de la tradition judaïque, le thème de la colombe, devenue troisième personne de la Trinité. Elle indique l'âme passant de la mort des Eaux à la joie du Ciel : elle peut porter le rameau d'olivier ou apparaître à côté d'un récipient d'eau, Eau de la Vie, c'est-à-dire l'eau lustrale ou baptismale, ce qui nous ramène à l'élément

---

<sup>32</sup>. Dans le dialogue avec Nicodème (Jn 3, 5), on peut lire : "En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu."

<sup>33</sup>. Le bain baptismal était désigné du nom de "piscina" (bassin aux poissons).

<sup>34</sup>. Ps 124, 7.

<sup>35</sup>. Is 60, 8.

<sup>36</sup>. Gn 8,11-12. Cette histoire, antérieure à la Bible, figure déjà dans les textes mésopotamiens dans ses principaux détails.

<sup>37</sup>. En latin, le mot "columbaria" désigne une niche destinée à recevoir l'urne funéraire.

aquatique : — Ayant été baptisé, Jésus remonta de l'eau ; et voici que les cieux s'ouvrirent : il vit l'esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici qu'une voix venue des cieux disait : “Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur.” <sup>38</sup>.

À la suite du Livre d'Isaïe <sup>39</sup>, et de l'Apocalypse <sup>40</sup>, la tradition chrétienne assimilera Jésus-Christ à l'Alpha et l'Oméga, du nom de la première et de la dernière lettre de l'alphabet grec,  $\alpha$  et  $\omega$ . Ce symbolisme traduit l'éternité du Christ, qui est au commencement de toutes choses et qui demeure jusqu'à la fin du monde ; soit l' $\alpha$  de la création, dont le glyphe rappelle le poisson, et l' $\omega$ , qui évoque l'oiseau qui s'envole à tire d'aile, figurant le but final de l'évolution humaine <sup>41</sup>. Au nord de la mer Morte, en Jordanie, dans la vallée d'Uyun Musa – littéralement les “sources de Moïse” – se trouve un petit village fortifié qui portait encore à l'époque byzantine le nom de Nébo, mentionné dans l'Ancien Testament parmi les villes de Moab. On peut voir dans l'une des églises de ce lieu, dite du diacre Thomas, une mosaïque de la première moitié du VI<sup>ème</sup> siècle figurant un aigle étroitement associé à ces deux lettres. C'est par ailleurs un fait attesté que l'aigle fond parfois sur les poissons nageant à fleur d'eau, et les emporte pour s'en repaître. On rapporte que l'emplacement du château féodal de Lourdes aurait été ainsi désigné par un aigle qui vint y dévorer un poisson du gave de Pau. Ce spectacle avait, du reste, frappé les Anciens, car nous le voyons représenté sur une monnaie d'or de Sinope, au bord de la mer Noire, datant de la domination grecque, vers 375 avant J.-C. (voir : [planche XV](#)). En Gaule, on retrouve cette scène sur un tesson de poterie gallo-romaine (110-250 après J.-C.) provenant de Sézane (Puy-de-Dôme) et, plus tardivement, sur une grande poterie mérovingienne et poitevine du VII<sup>ème</sup> siècle (conservée au musée d'Angers). L'aigle y est représenté s'envolant avec le poisson. Ce sujet figure également au centre de la grande mosaïque de Sainte-Marie de Capoue, église d'époque byzantine, et sur un mur d'enceinte de la collégiale de Ploaré (XV<sup>ème</sup> siècle), dans le diocèse de Quimper <sup>42</sup>.

---

<sup>38</sup>. Mt 3,16. Le Codex Cantabrigiensis, témoin scripturaire du Nouveau Testament (V<sup>ème</sup> siècle), dit quant à lui : “Tu es mon fils bien aimé, je t'ai *engendré* aujourd'hui.” Et l'Évangile des Ébionites ajoute : “Et aussitôt cet endroit fut illuminé par une *grande lumière*.” Les thèmes de la re-naissance et du passage des ténèbres à la lumière sont inséparables de celui du poisson tel qu'il est envisagé dans cette étude.

<sup>39</sup>. Is 44 : 6.

<sup>40</sup>. Ap 1, 8 ; 21, 6 ; 22,13.

<sup>41</sup>. Cette lecture se justifie d'autant plus volontiers qu'elle se vérifie également en lettres capitales : A, le poisson surgissant de l'eau et  $\Omega$ , l'oiseau déployant ses ailes.

<sup>42</sup>. Louis-Charles-Joseph Charbonneau-Lassay (1871-1946), essayiste et iconographe français, à qui nous sommes redevable de ces renseignements, assure dans son célèbre ouvrage, *Le Bestiaire du Christ*, que saint Bruno d'Asti, saint Isidore et saint Anselme partageaient l'opinion selon laquelle l'aigle, “quand il tombe des nues comme l'éclair sur le poisson des eaux tranquilles pour le prendre et l'élever au Ciel”, est à l'image du Christ pêcheur d'âmes.

Cette double nature du poisson, aquatique et céleste, c'est-à-dire physique et spirituelle, est liée au fait que poissons et oiseaux évoluent dans deux éléments, l'eau et l'air, que les Anciens rapprochaient au point de n'en faire qu'un seul <sup>43</sup>. En outre, tous deux sont ovipares. Notons encore cette “fusiformité” que le poisson partage avec l'oiseau. Le corps du premier forme en effet comme un fuseau ou une torpille qui se termine par une queue triangulaire présentant de fortes similitudes avec l'appendice de plumes du second <sup>44</sup>.

Pour affermir notre idée, remontons à l'aube de notre civilisation. Outre Oannès le Babylonien et Dagan le Philistin, dieux ichtyomorphes bien connus des historiens des religions, on observe de nombreuses traces en Asie Mineure d'un culte primitif du poisson associé aux colombes. Maintes fois représentée, Atargatis (Dercéto en grec), la grande déesse syrienne de la fécondité, moitié femme et moitié poisson <sup>45</sup>, est la déesse sémitique de l'amour, des énergies vitales fertilisantes et de la mer. Son fils se nommait Ichthys (le Poisson). Les animaux sacrés qui lui sont associés sont la colombe et le poisson, dont la consommation était interdite aux fidèles. Lucien de Samosate, historien né en Syrie (v. 120 après J.-C. – mort après 180) qui rapporte ce renseignement, dit que l'on entretenait dans un lac situé non loin de son temple-sanctuaire de Hiérapolis en Phrygie <sup>46</sup> des poissons sacrés, dont certains étaient énormes, s'approchaient à l'appel de leurs noms, et portaient des ornements d'or,

---

<sup>43</sup>. Par exemple, chez les Chinois, l'élément air n'a pas d'équivalent et n'existe qu'en tant qu'eau sous forme de vapeur. Ceci peut aisément se comprendre en observant les phénomènes d'interpénétration de l'air et de l'eau dans la nature, tels que la pluie, l'évaporation ou la condensation.

<sup>44</sup>. Les naturalistes n'ont pas manqué d'opérer de nombreux rapprochements entre la classe des poissons et celle des oiseaux, créées toutes deux au cinquième jour. L'analogie se trouve chez l'apothicaire Pierre Belon (Histoire de la nature des oyseaux, 1555), qui met en évidence les rapports entre le vol et la nage, comme chez Guillaume Rondelet (dit Rondibilis), sous la forme d'une comparaison entre la plume et l'écaille : *“Les escailles des poissons é les plumes des oiseaux se respondent aussi en proportion car, comme le corps des oiseaux est couvert de plumes contre la chaleur é le froid [...], aussi aucuns poissons sont garnis d'escailles pour défence contre ce qui leur pourroit mal survenir”* (Histoire entière des poissons, 1558). En termes d'anatomie comparée, on comprendra qu'un réseau de corrélations aussi étroitement liées ait pu focaliser l'attention des savants sur le poisson-volant, animal hybride, dont le nom dit bien la double appartenance : poisson qui vole ou hirondelle qui nage, l'exocet se situe à la frontière des aquatilia et des volatilia, tel un maillon capital de la grande chaîne des créatures.

<sup>45</sup>. Qui n'est autre que la transposition de l'Astarté phénicienne, également identifiable sous les noms d'Isis, Ishtar, Inanna, Thalassa, Salacia, Amphitrite, Artémis Eurynome, Ashtoreth et Cybèle – pour ne citer que les plus célèbres – et qui sont toutes les descendantes, par directe filiation, de la Magna Mater (ou Vénus Genitrix) du néolithique.

<sup>46</sup>. Hiérapolis est cette même ville que d'autres auteurs appellent Édesse (Urfa en Turquie actuelle) ; ville peu distante de Samosate, patrie de Lucien. Aussi cet écrivain nous dit que son récit est d'autant plus digne de foi qu'il est du pays, et qu'il a vu ce qu'il écrit.

comme les anguilles de Zeus à Labranda, en Carie <sup>47</sup>. Lucien, s'étant informé de l'ancienneté de ce temple, indique que, selon les narrations les plus anciennes, il aurait été consacré par le Scythe Deucalion, sous lequel arriva le Déluge <sup>48</sup>. Les Grecs connurent la déesse Atargatis à Chypre, creuset des civilisations de la Méditerranée orientale, où ils placeront son lieu de naissance (Paphos). L'Égyptien Hyginus, qui relate cette histoire dans ses Fables <sup>49</sup>, assure, quant à lui, que cette déesse était Vénus et qu'elle naquit au bord de l'Euphrate : "Il tomba du ciel, écrit-il, un œuf d'une grandeur prodigieuse. Les poissons l'ayant roulé sur le rivage, des colombes le couvèrent et l'ayant fait éclore, Vénus en sortit. Jupiter mit les poissons au nombre des astres, à la prière de la déesse dont il voulait récompenser la justice et la probité <sup>50</sup>. Les Syriens regardent par cette raison les poissons et les colombes comme des dieux, et n'en mangent jamais." C'est de là que, selon certaines découvertes récentes, viendrait l'usage des œufs et des poissons dans la tradition de Pâques <sup>51</sup> qui célèbre, comme chacun sait, la résurrection du Christ mais aussi la sortie des Israélites d'Égypte.

Il serait fastidieux, et probablement impossible, de citer tout le panthéon aquatique des Grecs. Outre l'Aphrodite Anadyomène que nous venons d'évoquer, Nymphes des mers, Néréides, Naïades, Océanides et Tritons y surabondent. Autant de divinités aux corps de monstres marins, aux queues de poisson trahissant, par leur aspect hybride, un imparfait détachement des eaux. S'agissant des Sirènes, qui furent, rappelons-le, métamorphosées en créatures marines par Déméter dans le but de leur faire rechercher sa fille, Perséphone, qui avait été enlevée aux Enfers, il importe de noter que les plus anciennes représentations associent à ces figures féminines, non des corps de poisson mais bien des corps d'oiseau. Liées à la mort, les Sirènes apparaissent sur les urnes et les monuments funéraires, ou sur les tombes. Elles évoquent le *ba* de l'ancienne Égypte, composante divine de l'âme qui s'envole vers le ciel sous la forme d'un oiseau à tête humaine, tandis que le *ka* demeure dans la momie et reçoit les offrandes qui sont déposées dans le tombeau.

---

<sup>47</sup>. "Au milieu de ce lac, écrit Lucien, se trouvait un autel auprès duquel les fidèles, venus de toutes les contrées de l'Arabie, de la Phénicie, de la Babylonie, de la Cappadoce, de la Cilicie et de l'Assyrie, pouvaient se rendre à la nage pour y déposer leurs offrandes. Là étaient de riches magasins ou dépôts qui renfermaient des étoffes précieuses et des masses d'or et d'argent. Nulle part au monde les fêtes n'étaient plus pompeuses et les assemblées religieuses plus nombreuses et plus solennelles." De Dea Syria, 33.

<sup>48</sup>. Par ce même Deucalion (à l'origine du mot Déluge) dont les Grecs ont placé l'image dans le signe du Verseau, qui tient le vase d'où s'écoule un fleuve. Beaucoup de traits de son histoire sont communs avec celle de Noé. On y retrouve l'arche célèbre dans laquelle sont renfermés les animaux de toutes les espèces.

<sup>49</sup>. Fabulae, 197.

<sup>50</sup>. Selon l'astrologie traditionnelle, la planète Vénus a son exaltation dans le signe des Poissons et Jupiter son domicile.

<sup>51</sup>. Easter = Astarté.

Dans tous les cas, qu'il s'agisse d'hommes-poissons ou d'oiseaux-hommes, l'idée demeure la même. Cette double identité, que l'on retrouve chez le Centaure, créature infrahumaine, désigne les âmes coincées entre le Ciel et la Terre <sup>52</sup>, qui n'ont pas accompli intégralement leur transformation. Pareilles à l'élément aquatique dont elles ne se sont jamais définitivement détachées, ces divinités sont étranges, capricieuses : elles font le bien avec la même légèreté que le mal mais, le plus souvent, comme la mer, elles font le mal. Selon Homère, les Sirènes avaient une voix ravissante : elles attiraient les navigateurs, pour qui elles demeuraient invisibles, et les entraînaient à se précipiter dans la mer, où ils se noyaient.

Le même Homère nous montre Ulysse pénétrant dans la Grotte des Nymphes, dont il nous dit qu'elle possède deux portes : “L'une qui descend de Borée (le Nord) est faite pour les hommes ; l'autre tournée vers Notos (le Sud) possède un caractère plus divin ; les hommes ne la franchissent pas car c'est la voie des Immortels. <sup>53</sup>” Il s'agit là d'une allusion on ne peut plus claire à la matrice cosmique et au voyage posthume. Notons que Porphyre, principal disciple du philosophe néoplatonicien Plotin, prit ces paroles suffisamment au sérieux pour leur consacrer un petit volume d'exégèse intitulé *L'Antre des Nymphes*. Obscure et mystérieuse, la caverne fut de tout temps et partout un symbole sacré de première importance : elle est à la fois tombeau et sanctuaire. Tombeau au sens propre, car on a longtemps enterré les corps dans les cavernes, mais aussi, et surtout, tombeau rituel, où le néophyte était confiné avant d'être initié aux mystères : on signifiait par là qu'il mourait à la vie profane pour renaître à une vie supérieure, car la caverne est l'image du sein maternel où se forme l'enfant. Elle représente le pôle obscur de la Création, la *materia prima*, la Grande Matrice, la corne d'abondance, la profonde nuit, le vortex des origines, cet antre humide où la vie singulière de chaque être comme la vie de l'univers entier viennent sans cesse puiser de nouvelles résurrections.



Figure 1

Ce parcours post mortem est admirablement traduit et synthétisé dans sa double polarité, ascendante et descendante, par un schéma géométrique appelé *Vesica piscis* (en latin : vessie de poisson) <sup>54</sup>.

---

<sup>52</sup>. Dans ces régions sublunaires parfois identifiées sous le terme de “bas astral.”

<sup>53</sup>. Odyssée, chant XII.

<sup>54</sup>. La *Vesica piscis* fait référence à une poche remplie de gaz appelée vessie aérienne ou vessie natatoire, située au-dessous de la colonne vertébrale, qui permet aux poissons qui en sont pourvus de remonter aisément à la surface de l'eau et de descendre dans les profondeurs, mais aussi d'évoluer en équilibre. Cet organe manque chez un grand nombre de poissons ; la plupart de ces derniers reposent au fond de la mer (raies, soles), où sont des poissons de rapine (requins).



Définie par Euclide dans ses *Éléments* comme étant l'intersection de deux cercles, chaque circonférence passant par le centre de l'autre cercle, la *Vesica piscis*, selon Jamblique, remonterait aux Pythagoriciens. Nous y retrouvons les Trois Mondes car elle est formée de deux termes complémentaires et partiellement superposés (Matière/Esprit, Passé/Avenir, Féminin/Masculin, Essence/Substance, Action/Réaction, Destin/Providence, Unité/Multiplicité, Absolu/Relatif, Extérieur/Intérieur), et d'un troisième terme, dénommé *coincidentia oppositorum*, qui est le produit des deux premiers. Ce puissant symbole figure ainsi l'intersection du monde divin et du monde matériel, le noyau de la création du monde : le lien, le milieu, le médiateur, le centre, l'union, l'Homme <sup>55</sup>.

La forme en amande qui figure au centre, “mandorle” géométrique, a été absorbée par la tradition chrétienne. Elle est bien connue dans le symbolisme sigillaire et architectural du Moyen-Âge, étant la figure constitutive du style ogival ou gothique. Par sa forme ovoïde, la mandorle se rapproche de l'œuf ou de l'utérus, et elle prend alors la signification d'une naissance, d'une venue au monde.

L'Église devient cette matrice qui permet à l'homme de renaître en Dieu. Un même symbolisme sexuel rend compte de cette parturition <sup>56</sup>, puisque la mandorle entourant les représentations du “Christ en majesté” (Rome) ou “Pantocrator” (Byzance), dans l'art médiéval, a la forme d'une vulve <sup>57</sup>.

Horizontalisée, cette figure n'est



autre que celle du poisson <sup>58</sup>...

Figure II

<sup>55</sup>. Précisons qu'il s'agit bien ici de l'Homme véritable ou de l'Homme universel, qui seul “peut aider le Ciel et la Terre dans l'entretien et la transformation des êtres et par cela-même, constituer un troisième pouvoir avec le Ciel et la Terre” (Doctrines de l'Invariable Milieu – Zhongyong, attribuée à Confucius).

<sup>56</sup>. Notre-Dame de Paris, ainsi que la plupart des basiliques métropolitaines, est placée sous l'invocation de la Vierge Marie ou Vierge-Mère. En Sicile, celles-ci portent un nom plus évocateur encore, celui de Matrices. Ce sont donc bien des temples dédiés à la Mère (lat. Mater, matris), à la Matrone dans le sens primitif, qui par corruption est devenu la Madone (ital. ma donna), ma Dame et par extension, Notre-Dame.

<sup>57</sup>. Les Cyprinidés (du latin cyprinidae : carpes) forment une famille de poissons d'eau douce d'environ 2 450 espèces, dont le vairon, la brème, le barbeau, le goujon, le carassin et le poisson rouge. Le nom scientifique de la famille dérive du terme grec ancien Kypris, l'un des noms désignant la déesse Aphrodite à Chypre. Par ailleurs, la cyprine est le terme médical qui désigne le liquide sécrété par les glandes de Bartholin lors de la lubrification du vagin. En anatomie, l'Os tincæ (orifice vaginal) se disait encore Museau de tanche au XIXème siècle “à cause de la ressemblance qu'offre cette partie avec l'extrémité antérieure de la tête de ce poisson” (Dictionnaire des sciences médicales -1819). Enfin, notons que l'aspect général de la constellation des Poissons (v. fig VI) rappelle le col utérin qui possède deux parties divergentes, appelées cornes, conduisant aux trompes de Fallope, qui débouchent elles-mêmes sur les ovaires.

<sup>58</sup>. voir note page suivante.

Aisément lisible, nous pouvons y voir la double trajectoire posthume, évolutive et involutive. Celle-ci se comprend traditionnellement comme orientée soit vers le Soleil, soit vers la Lune. Dans l'hindouisme, on parle du “Chemin des Ancêtres” (*Pitryâna*), par lequel les âmes s'en vont reposer dans la Lune en attendant une nouvelle incarnation, à la différence de la route du Soleil ou “Chemin des Dieux” (*Devayâna*) que prennent les initiés, “ceux qui savent”, c'est-à-dire ceux qui sont libérés des illusions de l'ignorance <sup>59</sup>. Selon la tradition iranienne, les âmes des morts, après avoir franchi le pont nommé Cinvat, qui passe au-dessus de l'Enfer, se dirigeraient vers les étoiles et, si elles étaient vertueuses, parviendraient d'abord à la Lune, puis au Soleil, tandis que les plus méritantes d'entre elles pénétreraient jusque dans le Garotman, la “Maison des Chants” ou “Lumière infinie” d'Ahura-Mazdâ. Cette même croyance se retrouve dans le pythagorisme. La gnose manichéenne lui donne un nouvel essor en popularisant la notion d'empyrée : c'est dans la Lune que se trouvaient les Champs-Élysées. Aussi l'espace lunaire n'était qu'une étape au cours d'une ascension qui en présupposait d'autres : Soleil, Voie lactée, Séjour des Immortels... L'âme reposait dans la Lune, mais tout comme dans la tradition des Upanishad, elle y attendait une nouvelle incarnation, un retour dans le circuit cosmobiologique.

Pour faire bonne mesure et parce que l'uranographie n'est pas déplacée dans ce contexte, ajoutons qu'à bien examiner la cartographie du ciel, on découvre quantité d'astres, ou de groupements d'astres, parmi les plus brillants et les mieux identifiés, dont le nom est étroitement associé aux poissons (et par extension au royaume des Eaux au sens le plus général), et ceci dans toutes les langues de l'Antiquité. Si la constellation des Poissons vient naturellement à l'esprit, on peut citer également, parmi tant d'autres, celles du *Poisson austral*, du *Dauphin*, du *Cancer* (crabe ou écrevisse), de la *Dorade*, du *Capricorne* (poisson-chèvre), du *Dragon*, du *Poisson volant*, de l'*Hydre* (serpent de mer), de *Pégase* (cheval marin), ou encore celle du *Verseau* <sup>60</sup>.

---

<sup>58</sup>. On ne saurait trop insister sur le fait que le poisson est symbole de vie en raison de sa prodigieuse faculté de reproduction et du nombre infini de ses œufs. Sans forcer les similitudes, on pourra voir dans la Vesica une première représentation de la division cellulaire.

<sup>59</sup>. Les deux voies (la “sèche” et l’“humide”) sont ainsi décrites par la Bhagavad-Gîtâ (chapitre VIII, 25-26) : “Feu, lumière, jour, lune croissante, semestre ascendant du soleil vers le Nord, c'est sous ces signes lumineux que vont au Brahman les hommes qui connaissent le Brahman. Fumée, nuit, lune décroissante, semestre descendant du soleil vers le Sud, c'est sous ces signes d'ombre qu'ils vont à la Sphère de la Lune.”

<sup>60</sup>. Le Verseau (Aquarius) présente un intérêt particulier pour notre étude, car cette constellation, dont on situe l'origine en Mésopotamie vers 3000 avant J.-C. (tablette de Birs-Nimroud, dite des “trente étoiles”), présente traditionnellement l'image d'un homme, une urne sur l'épaule, qui déverse un fleuve en direction du Poisson austral. Or, cette dernière constellation a pour nom, en suméro-akkadien, Sila-Da-Kha-Bi, ce qui veut dire : le “Poisson du Canal”. Ceci laisse supposer que le Verseau serait lui-même ce “canal” qui alimente le ciel en poissons. Cette thèse est confortée

Notre collection augmente de manière significative si l'on veut considérer à présent les étoiles fixes telles que l'étoile Polaire, dont le nom latin est *Stella Maris* (étoile de la mer), *Fomalbaut* (mot arabe signifiant la "bouche du poisson"), *Miaplacidus* (combinaison du mot arabe miyāh, "les eaux" et du mot latin placidus, "placide"), *Achernar* (en arabe : "fin de la rivière"), *Deneb Kaitos* (en arabe : "la Queue de la Baleine") ou encore la Voie lactée, galaxie parmi les plus familières, qui se dit le "Fleuve" dans de nombreuses langues anciennes dont l'arabe, l'hébreu, le japonais, le chinois, l'égyptien, l'akkadien, l'assyrien et le sanskrit.

De fait, pris dans leur ensemble, ces corps stellaires forment une famille particulièrement remarquable et homogène, aussi répandue que prolifique <sup>61</sup>. À la comparer avec d'autres familles d'animaux ou d'objets plus ou moins hétéroclites qui peuplent la voûte céleste, on conserve l'impression qu'elle pourrait se qualifier comme première en importance, tant par la quantité des astres qui la constituent, que par le caractère d'ancienneté qui marque leur désignation. Cette constatation, qui ne fait aucune violence aux faits, nous conduit à penser qu'à une époque très reculée, on a pu se représenter les corps célestes comme autant de *poissons brillants*, catastérisés <sup>62</sup> et échappés des flots, allant et venant depuis le fond de l'immensité nocturne ; les étoiles filantes, dont on discerne la queue, étant les astres les plus représentatifs de ce mouvement général de va-et-vient <sup>63</sup>.

On pourra certes objecter que, parmi les astérismes <sup>64</sup> que nous citons, certains seulement remontent à l'Antiquité, tandis que d'autres sont de création plus récente. Mais les astronomes modernes, à l'évidence, n'ont fait que suivre

---

*suite note 60 de la page 124.*

par le décor figurant sur le "sceau d'Adda", visible au British Museum (2300 avant J.-C.) où le Verseau (le dieu Ea) tenant un aigle est représenté avec des bras se prolongeant en cours d'eau, chargés de poissons (voir : [planche VI](#)). Ces précisions ont leur importance car elles établissent que les poissons trouvent leur place dans le ciel dès l'origine même de l'astronomie mésopotamienne.

<sup>61</sup>. Dans l'astronomie occidentale, du Sagittaire au Bélier s'étend la partie aquatique du ciel (liquida astra— liquidum coelum) : au nord du Capricorne, le Dauphin ; au sud des Poissons et du Bélier, la Baleine et le fleuve Éridan.

<sup>62</sup>. Le verbe catastériser, qui contient la racine latine aster (étoile), désigne la transformation d'un être en constellation ou en étoile c'est-à-dire le transfert de son âme dans le ciel.

<sup>63</sup>. L'histoire de la naissance du Gange, telle qu'elle apparaît dans le Rāmāyana et le Mahābhārata, vient à point nommé pour étayer notre analyse. En effet, dans la mythologie indienne, ce fleuve n'est autre que la déesse Gangā (la Voie lactée) qui, touchée par l'ardente piété du roi Bhagiratha venu lui rendre ses dévotions jusque dans sa lointaine retraite (l'Himālaya), consentit à descendre des cieus pour se déverser dans l'Océan, qui avait été vidé de son contenu. En traversant les cheveux du dieu Shiva (monde tricosmique), qui s'était interposé pour atténuer la violence du choc, elle devient Gangā Tripathaga (triple), et au moment de percuter le sol terrestre, dans un grand fracas, ses étoiles se changent en poissons.

<sup>64</sup>. En astronomie, un astérisme est une figure remarquable dessinée par des étoiles particulièrement brillantes.



l'exemple laissé par leurs lointains prédécesseurs <sup>65</sup>, confirmant ainsi leur intuition primitive : l'espace océanique (*Okeanos*) étant le lieu d'ou émergent les astres au moment de leur lever, on comprend mieux que *le plus profond* (la Mer) et *le plus élevé* (le Ciel) se rejoignent pour ne former plus qu'un à l'horizon. Remarquons à ce sujet que les Chaldéens et les Syriens appelaient le ciel des étoiles fixes le Ciel des Chérubins, et qu'ils plaçaient au-dessus la *Grande Mer*, c'est-à-dire les Eaux supérieures et le Ciel de Cristal. Notons encore que, chez les Égyptiens, deux poissons escortaient chaque jour le soleil dans sa course nocturne.

Parmi toutes les constellations relevant de notre domaine d'exploration, c'est celle des Poissons (fig. III) qui tient, sans nul doute, la place la plus considérable car, du point de vue géocentrique, elle est située sur le parcours de la révolution solaire, entre le Verseau et le Bélier, et a donné ainsi naissance au signe astrologique du même nom <sup>66</sup>. Elle présente deux poissons, *Piscis Austrinus* et *Piscis Boreus*, nageant en sens contraires <sup>67</sup> (pour l'un, en direction horizontale, vers l'écliptique, pour l'autre verticale, ascendante, vers l'étoile Polaire) et liés entre eux par le lacet du pêcheur.



Figure III

---

<sup>65</sup>. Dans la plupart des langues d'origine dravidienne en usage de nos jours en Inde, tel le tamoul par exemple, le mot « Min » désigne aussi bien le poisson que l'étoile. À la suite des travaux du père jésuite espagnol Henry Heras, au début du siècle dernier, les indianistes font remonter la première trace écrite de cette assimilation (ou indifférenciation) entre les deux termes à la civilisation de l'Indus (IVème millénaire - milieu du IIème millénaire avant J.-C.) et à celle de Harappa notamment, car selon les hypothèses les plus récentes et les mieux admises, le pictogramme  servait à désigner une étoile (ou une planète) dans les langues proto-dravidiennes. Il était utilisé comme préfixe associé à d'autres pictogrammes afin de permettre de distinguer les corps célestes entre eux :  (À ce sujet, voir Parpola, *Deciphering the Indus Script.*)

<sup>66</sup>. Le passage du soleil dans ce signe ouvrait l'année légale dans l'Antiquité, marquant le renouveau du printemps.

<sup>67</sup>. Dans son livre *Aïon*, C.G. Jung fait remarquer que cette double évolution forme une croix et que, sur la base d'anciens traités, on peut rapprocher l'un des poissons du Christ et l'autre de l'Antéchrist.

Cette constellation apparaît pour la première fois plus de mille ans avant notre ère <sup>68</sup>, dans le zodiaque babylonien, sous la dénomination de SIM.MA (la Queue [de l'Hirondelle]), les deux "poissons" étant associés aux deux déesses Anunit ("Aimée d'Anu", "Dame des cieux", la déesse des enfers et de l'enfantement) et Simmah ("Grande Hirondelle") qui symbolisaient également, l'une le Tigre, l'autre l'Euphrate. Ce n'est que tardivement qu'on la voit apparaître sous le nom de DU.NU.NU, qui lui restera associé par la suite, et qui signifie "Poissons-Liens." Le zodiaque du plafond du temple de Het-Hert (Hathor), plus connu sous le nom de zodiaque de Denderah, à Qena en Égypte (Ier siècle avant J.-C.) comporte les Poissons. Les Hindous nommaient cette constellation *Mina*, les Perses : *Mabik*, les Hébreux : *Dagim*, les Latins : *Pisceus*, les Coptes : *Pi-Cot Orion*, les Turcs : *Balik*, et les Arabes : Al Samakatain, ce qui signifie les "Deux Poissons"<sup>69</sup>.

Formant la douzième et dernière constellation du zodiaque, les Poissons abritent le point vernal, point "zéro" ou point "gamma", origine des coordonnées équatoriales (0h 00 min 00s et 0° 00' 00"). Rappelons que ce point, qui se trouve actuellement à 8° au sud de l'étoile  $\omega$  Piscium, correspond au passage du Soleil de l'hémisphère austral à l'hémisphère boréal, c'est-à-dire à la position du Soleil à l'équinoxe du printemps, point situé à l'intersection de l'écliptique et de l'équateur céleste. De ce fait, la constellation des Poissons marque l'achèvement et le renouvellement d'un cycle complet de 26 000 ans environ appelé précession des équinoxes <sup>70</sup>, soit une révolution au terme de laquelle tous les corps célestes se retrouvent en ce même lieu où ils étaient au commencement du cycle. Ce phénomène est associé généralement dans la mythologie à l'irruption d'un cataclysme cosmique (bouleversements diluviens, volcaniques, basculement des pôles) et, corrélativement, à l'apparition d'un sauveur de l'humanité. On pourra observer que toutes les valeurs métaphysiques et religieuses associées aux poissons que nous avons évoquées constituent un ensemble d'une parfaite concordance symbolique : mort et renaissance (*ekpyrosis* et *apokatastasis*) <sup>71</sup>.

Nous voudrions enfin attirer l'attention sur le fait très remarquable que l'on voit reproduit depuis l'âge du bronze sur les monuments les plus anciens un symbole, appelé Trinacria, demeuré énigmatique mais répandu à travers de

---

<sup>68</sup>. Tablette 86.378 dite Mul-Apin (XIème siècle avant J.-C.).

<sup>69</sup>. Les astronomes chinois n'intégreront les Poissons dans leur planisphère qu'au XVIIème siècle, avec l'arrivée des Jésuites.

<sup>70</sup>. Lent changement de direction de l'axe de rotation de la Terre, formalisé par Hipparque au IIème siècle avant J.-C., mais connu des Anciens depuis les temps les plus reculés sous le nom de Magnus Annus ou Année platonicienne.

<sup>71</sup>. Chez saint Augustin (Confessions, livre XIII, chap. XXI), le Christ est le poisson "levatus de profundo" (tiré des profondeurs), dans l'Apocalypse (Ap 22,16) il est "Stella matutina" (l'Étoile brillante du matin).

nombreux continents <sup>72</sup>, et dont la trace persiste de nos jours aussi bien sur le drapeau de la Sicile que celui de la république Ingouche ou de l'île de Man : il présente trois poissons absolument semblables entre eux qui sont unis de telle sorte que leurs trois têtes groupées sur un triangle constitue leur tête commune, avec un œil au centre. Considérée isolément, chaque bête paraît normale. C'est tour à tour le même poisson, tournant sur l'axe marqué par l'œil, et c'est aussi un triple animal ; réunissant ainsi en un hiéroglyphe unique, les idées de tri-unité, de poisson, et d'étoile <sup>73</sup>.



Figure IV

Cette figure, dont la conception dynamique et le mouvement centripète semblent évoquer un système logique alternatif du type *Yin/Yang* ("complémentarisme universel"– Chine), ou *Advaita* ("non-dualité"– Inde), n'est pas sans rapport avec la précédente que nous avons étudiée, puisqu'elle est obtenue en adjoignant à la *Vesica piscis* un nouveau cercle d'égale dimension, et en ne laissant subsister que les trois mandorles interdépendantes (ou indivisibles) ainsi constituées. La plus ancienne représentation que nous connaissons de ce motif étant d'origine égyptienne (2000 ans av. J.-C.), rien ne s'oppose à établir une corrélation avec la notion de Tripartition de l'âme, doctrine qui avait cours dans ce pays, et que l'on voit mentionnée chez Platon (Rep. IV, X ; Timée 69), chez Plutarque (De Facie in Orbe Lunae pp. 942 ff.),

<sup>72</sup>. On le retrouve aux deux extrémités des civilisations orientales : dans l'Égypte pharaonique (sur la poterie des XVIIIème-XXème dynasties), et sur la céramique islamisée d'Italie (sur une coupe d'Orvieto – XIVème siècle) et d'Espagne (sur une assiette de Paterna près de Valence XIII-XIVème siècles). En France, les trois poissons à tête unique sont reproduits sur le pavement de l'ancienne Abbaye d'Hérivaux (XIIème siècle), en Angleterre sur le psautier de Peterborough (fin du XIIIème siècle).

<sup>73</sup>. Au lecteur dubitatif, ou simplement circonspect, qui connaîtrait quelque difficulté à admettre le lien transhistorique entre le poisson et l'étoile, et suspecterait qu'il n'existe véritablement que dans l'imagination de l'auteur, nous renvoyons vers un objet abondamment documenté, remarquable par son caractère d'ancienneté, remontant à une époque où il ne saurait être question d'"Art pour l'art" et dont la lisibilité ne permet aucune équivoque (voir : [planche XVIII](#)). On peut voir, en effet, au Musée Zemaljski de Sarajevo (Bosnie-Herzégovine), un vase en céramique rouge, d'une quarantaine de centimètres de haut, de forme balustre, découvert à Nebo, près de Travnik, en Bosnie, dont la fabrication est attribuée aux Butmir, et dont l'origine est située à la fin du néolithique, à une période comprise entre 4900 et 4700 ans av. J.-C. Ce vase, dans un état de conservation d'une fraîcheur exceptionnelle, présente un décor en quinconce, faisant alterner huit poissons orientés à la verticale, en réserve à fond noir étoilé, avec des triangles, également étoilés, qui sont autant de sexes féminins stylisés. La composition en est rythmée par quatre Arbres de vie (ou Colonnes de vie) de forme manifestement phallique, qui rayonnent symétriquement à partir de l'orifice supérieur (à ce sujet, voir Gimbutas, *The Language of the Goddess*, chap. 20 - 4).

dans la Kabbale hébraïque (*Rouach, Nefesh, Neschama*) ou encore dans le Christianisme. La Trinacria ferait ainsi référence au mystère de la déification (*Théosis*), c'est-à-dire à la spiritualisation absolue du corps, de l'âme et de l'esprit, que l'on voit traduite sous la forme de la Pérégrination mystique – à la façon des prophètes de la tradition juive (Apocalypses) ou bien du Voyage nocturne de Muhammad – préfigurations de l' "Ascension" proprement dite, qui intervient à la fin du "cursus terrestre." Elle est évoquée notamment dans les mythologies perse (Mithra), gréco-romaine (apothéoses d'Hercule, de Romulus), chinoise (les Immortels du mont Kunlun) et, bien entendu, dans la Bible (Hénoch, Élie, le Christ et la Vierge Marie furent "enlevés dans la lumière" sans avoir connu la mort). On en verra la preuve dans le fait que les trois poissons ont la tête placée au centre, ce qui suggère un mouvement de rotation hélicoïdal s'élevant vers l'apex, et non la tête dirigée vers la périphérie, ce qui indiquerait au contraire un mouvement centrifuge de dispersion, de dissolution ou de démembrement, lot de l'homme non régénéré au moment de la mort, à en croire ces conceptions fort anciennes. Parvenu à ce point, tournons-nous vers la signification symbolique du pêcheur, qui constitue avec le poisson un tout indissociable <sup>74</sup>.

On pourra apprécier toute la profondeur et la richesse de ce symbole si l'on considère que les qualités humaines requises pour la pratique de la pêche se trouvent en étroite correspondance avec celles que nécessite toute progression spirituelle.

---

<sup>74</sup>. Les dieux pêcheurs sont innombrables : Adapa, prêtre suméro-akkadien du dieu Enki/Ea, fut pêcheur, et nous le retrouvons sous les traits du babylonien Oannès Ichthyophagos ("mangeur de poisson") dont les prêtres officiaient revêtus d'écailles de poisson et pratiquaient l'ômophagie (la consommation de poisson vivant) ; en Phénicie, on le nomme Sid "le pêcheur", diminutif de Baal-Sidon (ou Poséidon), adoré sous le nom d'Ali-es-Sajjad (Ali-le-Pêcheur) jusqu'à la fin du XIXème siècle à Beth-Saida en Galilée (ou Bethsaïde, c'est-à-dire, en hébreu et en araméen, la "Maison de la pêche" – au sujet de cette ville, il est curieux de noter que la tradition chrétienne rapporte que Jésus y aurait réalisé le miracle de marcher sur l'eau, ainsi que le miracle de la multiplication des poissons et celui de la guérison de l'aveugle-né.) Chez les Hébreux, Tobie pêchant le poisson dont les entrailles rendront la vue à son père, purifieront Sarra et chasseront le démon Asmodée ; en Grèce, l'Immortel Glaukos qui vécut de la pêche avant d'être consacré dieu marin, Dionysos vénéré dans la ville d'Haliae en Argos sous le nom d'Halieus (le pêcheur), Orphée Ichthyobolos, le "charmeur de poissons", et Britomartis Dictynna (dictynna veut dire "filet") ; à Rome, Neptune Olympien, frère de Jupiter, armé de son trident. En Orient, les dieux pêcheurs sont pareillement représentés en grand nombre : au Japon, nous avons Ebisu, dieu pêcheur abandonné dans une barque et réputé ancêtre des populations primitives ce pays ; en Chine, Fuxi, premier des "Trois Augustes", l'inventeur des filets et des nasses, et Guanyin "au panier de poissons" ; en Inde, Tilopa le Sauveur, fondateur de la lignée des gurus de l'école Kagyupa, représenté un poisson doré à la main ; au Népal, Matsyendranâtha, le "Seigneur des poissons", né d'un poisson et adopté par un pêcheur. Dans les îles Britanniques, Deus Noddyns, le dieu pêcheur des Celtes ; en Scandinavie, Thor, le dieu pêcheur de Jörmungand et dans la tradition islamique farsi et urdu, le mystérieux Khwaja Khadir chevauchant le poisson. Signalons encore, pour en finir avec cette énumération que justifiera peut-être l'importance exceptionnelle du sujet, la présence obsédante dans le cycle arthurien du Roi Pêcheur, gardien du Graal.

La posture immobile du pêcheur rappelle celle du méditant (ou de l'orant), même ancrage dans le présent, même écoute attentive, même équilibre entre tension et détente, même alternance entre concentration et contemplation, même attention vigilante, sans impatience et sans crispation. Pour s'en convaincre, il suffira de se mettre à la pêche une heure durant et de constater par soi-même qu'il est moins facile qu'il n'y paraît d'attraper du poisson <sup>75</sup>.

Écoutons Lie-Tseu <sup>76</sup> :

— Pour pêcher, Zhan He utilisait un fil de soie, une barbe d'épi comme hameçon, un mince bambou comme canne et d'une demi-graine pour l'amorce. Il sortit d'un gouffre de cent pieds de profondeur, un poisson si gros qu'on devait le transporter dans une charrette, sans que sa ligne rompît, l'hameçon se tordît ou la canne fléchît. Le roi de Zhou eut vent de l'affaire, fut étonné et convoqua Zhan He pour le questionner. Le pêcheur dit :

— Votre serviteur entendit feu le Grand Chancelier parler de l'archer Puqie Zi, qui utilisait un petit arc, et fixait un mince fil à sa flèche, qu'il laissait emporter par le vent. Grâce à la concentration de son esprit et à l'équilibre de sa main, cet archer sut atteindre un couple de grues qui volaient très haut dans les nuages gris. C'est qu'il savait concentrer son esprit et équilibrer ses mouvements. Votre sujet suivit sa méthode et apprit à l'appliquer à la pêche. Ce n'est qu'après un effort de cinq ans que je possédai parfaitement cet art. Lorsque je m'approche du fleuve, la canne à pêche sur l'épaule, aucune préoccupation étrangère n'encombre mon esprit, je ne pense qu'au poisson. Quand je lance la ligne et plonge l'hameçon dans l'eau, il convient que ma main ne soit ni trop lourde ni trop légère afin de ne rien troubler. Lorsque les poissons aperçoivent mon hameçon et l'appât, ils les prennent pour des grains ou pour des bulles, et ils les happent sans se douter de rien. Ainsi le faible peut l'emporter sur le fort, le léger terrasser ce qui est lourd. Grand roi, si tu savais vraiment gouverner de la sorte, tu pourrais régir le monde entier sans peine, car tu n'aurais même pas à t'en occuper.

Le roi des Zhou dit : — Cela est bien.

---

<sup>75</sup>. Rûmî, le mystique et poète musulman, commentant le verset du Coran : *C'est Dieu qui resserre et qui dilate* (49, 7-8), écrit dans le Fîhi mâ Fîhi (Le Livre du dedans) : "Les pêcheurs ne tirent pas d'un coup le poisson. Quand l'hameçon est accroché à sa gorge, on le tire un peu pour qu'il perde son sang et s'affaiblisse ; on cesse de le tirer, puis on le tire à nouveau, afin qu'il devienne totalement impuissant. Quand les griffes de l'Amour ont pris l'homme à la gorge, Dieu le Très Haut le tue petit à petit, pour que toutes les forces et le sang impurs qu'il a en lui, sortent peu à peu."

<sup>76</sup>. Philosophe taoïste qui vécut en Chine au IV<sup>ème</sup> siècle avant notre ère (in *Le Vrai Classique du vide parfait*, livre V - Chongxu zhenjing).



Ainsi que nous avons cherché à le montrer, le pêcheur divin tire à la lumière le poisson englouti dans les flots du samsâra, emporté par le tourbillon des phénomènes, perdu corps et biens en l'absence de tout repère, dans l'océan de la souffrance" dira même le Bouddha, c'est-à-dire l'homme asservi et tyrannisé par le "moi" et ses désirs contradictoires. Symboliquement parlant, pêcher n'est pas simplement capturer des poissons, c'est aussi lancer l'hameçon dans l'abîme de sa propre intériorité. En ce sens, la pêche représente une "prise" de conscience : elle figure la remontée à la surface et la mise au jour d'un contenu psychique issu des tréfonds obscurs et mystérieux du monde inconscient. Ce faisant, le pêcheur tue le poisson et cette mort "mystique" est libération 77.

Dans sa lettre à l'évêque Delphinus, qui l'avait baptisé, saint Paulin de Nôle (353 - 431) se montre très explicite à cet égard 78 : "Je me souviendrai à jamais que j'ai été fait fils du dauphin de façon à rejoindre *ces poissons qui passent dans les chemins de la mer* 79. Je me souviendrai de vous, non seulement comme de mon père, mais comme de mon pêcheur. Car c'est bien vous qui m'avez envoyé votre hameçon pour me tirer du déluge amer et profond du monde, afin que je devienne la proie du salut ; afin de mourir à la vie de nature,

---

77. Il convient de préciser ici que c'est la vision *unitive* qui précède, et explique, l'extinction du "moi." Ainsi que le dit Râmî, en une formule lapidaire : "La première chose, c'est la grâce, ensuite vient l'effort" (*Fibi mâ Fibi*). C'est parce que le monde est *vu* soudain d'une tout autre manière (*mêtanôia*), que l'égoïsme peut disparaître de lui-même, et non l'inverse. On remarquera avec profit, à ce sujet, que la *Vesica*, sous sa forme horizontale (figure II), évoque aussi bien un poisson qu'un œil humain, et que les trois poissons qui composent la *Trinacria* (figure IV) partagent en commun le même "œil mystique." On retrouvera indifféremment ces deux symboles apotropaïques sur la Khamsa (voir : [planche XXX](#)), talisman mieux connu sous le nom de "main de Fatima", dont l'usage est commun aux Juifs et aux Arabes pour écarter les maléfices. Chez ces derniers, le poisson est loué pour sa vigilance, car il ne possède pas de paupière et ne ferme jamais l'œil. Cela est vrai également pour les Hindous, et c'est pour cette raison que le fameux temple de Madurai (Tamil Nadu) porte le nom de *Minâksî* : "Celle aux yeux de poisson", qui désigne Parvatî, la parèdre de Shiva. Dans l'Ancien Testament, le jeune héros du Livre de Tobie, prélèvera le fiel du poisson et le déposera dans l'œil de son père afin de lui rendre la vue. Dans les Actes des Apôtres (9, 18), s'agissant de la conversion de Paul, on peut lire : "Aussitôt tombèrent de ses yeux comme des écailles, et il retrouva la vue." Ajoutons que dans les nombreuses formes qu'a empruntées la spiritualité asiatique, l'Éveil est qualifié d'"ouverture du troisième œil." Cet œil n'en est pas vraiment un puisqu'il est immatériel ; il s'agit plutôt d'un espace dans lequel le monde se reflète dans sa totalité, comme en un miroir. Cette figuration correspond au traditionnel "œil de Dieu" placé dans un triangle et qui, étant *panokopos* (omniprésent et omniscient), explore et sonde le cœur des hommes, c'est-à-dire met à nu la vérité de leur cœur, dévoilant la totalité de leur âme : seule, en effet, la pratique de l'introspection élucidante et de l'auto-observation méthodique peut favoriser la dissolution des conflits psychiques pathogènes et l'éradication des désirs pervers ou morbides.

78. Épist. XX.

79. *Souligné par nous*. Cette expression, qui est tirée des Psaumes (8,9), et qu'on retrouve dans le Coran (18/60), rappelle la notion bouddhique de *srâtâpanna* (sanskrit), qui signifie littéralement : "celui qui est entré dans le courant", soit celui qui a fait le premier pas dans la carrière d'Auditeur, menant à l'état de Méritant, et finalement au Nirvâna.

pour laquelle j'avais vécu, et de vivre en Dieu, pour lequel j'étais mort. C'est pourquoi, je suis et demeure votre poisson." De même, saint Cyrille de Jérusalem disait à ses catéchumènes : "Jésus vous prend à l'hameçon, non pour vous faire mourir, mais pour que vous naissiez à une vie nouvelle <sup>80</sup>." Saint Clément Alexandrie dans son *Hymne au Christ sauveur*, s'exprime pareillement : "Divin pêcheur d'hommes, tu sauves les poissons qui nagent dans la mer du vice, et tu les retires de l'onde ennemie <sup>81</sup>." Et saint Ambroise : "Il a plongé l'hameçon dans les profondeurs ; le Verbe de Dieu s'est fait pêcheur ; il a jeté son filet : il a soulevé (vers le Ciel) notre vie à tous <sup>82</sup>."

Ainsi, pour que le Verbe puisse opérer, il nous faut mourir à tout ce qui n'est pas lui. Vaincre l'amour-propre et l'égoïsme, créer ce vide parfait où s'engouffrera irrésistiblement la plénitude divine. Que l'on pense à la correspondance des deux termes grecs : *teleutân*, mourir, et *teleûsthai*, être initié. Ce n'est que dans la perte de ce "moi" que nous pouvons trouver Dieu <sup>85</sup>.

La boucle est bouclée. Le poisson quitte sa prison maritime pour entamer son périlleux voyage. Caché dans les profondeurs de l'Océan, il est attiré par la lumière du soleil qui incendie la surface. Désormais, il sait que le poisson aquatique, incapable d'abandonner les eaux, ne survivra pas dans les airs, car l'oiseau seul sait voler.

Nous voudrions conclure en émettant le vœu que ce qui a été dit au cours de cette brève étude permettra au lecteur d'éclairer d'un jour nouveau l'énigme que constitue pour nos commentateurs contemporains les plus sagaces le premier paragraphe du chapitre inaugural ("Liberté Naturelle") du Tchouang-Tseu, ouvrage essentiel du taoïsme, antérieur au IV<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. :

— "Dans l'Océan septentrional se trouve un poisson nommé Kouen dont la grandeur est de je ne sais de combien de milliers de stades. Ce poisson se métamorphose en un oiseau nommé P'eng ; le dos du P'eng s'étend sur je ne sais combien de milliers de stades. Lorsque l'oiseau s'élève et vole, ses ailes sont comme les nuages dans le ciel. C'est lors de la grande marée que l'oiseau se prépare à partir pour l'Océan méridional : *le Lac céleste* <sup>84</sup>."

---

<sup>80</sup>. Procatechum, IV.

<sup>81</sup>. Cité par R.P. Dom H. Leclercq, Dictionnaire d'archéologie antique, fasc. LXIV.

<sup>82</sup>. Verset 24.

<sup>83</sup>. "Celui qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera" (Mt 16,25) dit Jésus. C'est ce que le Bouddha appelle "extinction."

<sup>84</sup>. Cette narration présente sans doute un intérêt d'une importance toute particulière pour les Chinois car on la trouve également reproduite dans Le Vrai Classique du vide parfait, de Lie-Tseu, livre V (op. cit. n. 76).

Nous avons vu, à travers la variété des formes et des langages, combien richement et diversement a été sollicitée cette figure animale. La finalité semble toujours la même : l'éveil à un état d'être supérieur. L'articulation symbolique poisson/oiseau/étoile, dont la première expression remonte à la plus haute Antiquité, qui traverse l'histoire et embrasse les civilisations, croisant sur son chemin les personnes de Tchouang-Tseu, de Pythagore, du Bouddha, de Socrate, de Moïse et du Christ, ainsi que tant d'autres figures prédominantes dans le champ mythologique et religieux, nous paraît devoir constituer un argument digne de considération à verser au débat sur l'unité transcendante des religions. Mais chaque voie conserve sa coloration et sa saveur : gardons-nous de nous affranchir des traditions ! Si toutes ces paraboles conduisent au Ciel, c'est à chacun de se reconnaître le goût d'un chemin, en fonction de ce qu'il propose. Le Poisson céleste se veut donc étoile qui brille, tant au firmament qu'au fond du cœur humain, respectueux de chaque voie, de chaque courant et qui, nous l'espérons, aura permis par le voyage auquel il invite de mieux connaître le meilleur de l'Autre. Se mettre à la place d'autrui, se décentrer pour adopter un autre centre, et se regarder ensuite à partir de là : rien de pareil à la beauté du poisson, dont chaque écaille réfracte les nuances d'une même lumière en cent rayons croisés.